

François Augiéras

Patrick Bergeron

Numéro 108, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, P. (2007). François Augiéras. *Nuit blanche*, (108), 56–62.

François Augiéras



Par
Patrick Bergeron

Qu'était au juste François Augiéras (1925-1971) : un médium, un déséquilibré, un précurseur génial ou un anticonformiste suspect ? Individu tout aussi flamboyant qu'inclassable, il mena du même souffle sa démarche créatrice et son aventure spirituelle. Écrivain, peintre, mystique sensuel et nomade, il mourut des suites d'un infarctus à seulement quarante-six ans. « On ne fréquente pas impunément les étoiles », observe à son propos le romancier et biographe Jean Chalon, son admirateur et son ayant droit, qui ne lésine pas sur les superlatifs : Augiéras n'aurait écrit, selon lui, que des chefs-d'œuvre.

Chefs-d'œuvre ou pas, les textes de François Augiéras ne sauraient laisser de glace le lecteur le plus endurci. Peut-être pas au point de faire passer le marquis de Sade pour un enfant de cœur, mais n'empêche, par les sujets qu'il affectionne, Augiéras montre qu'il n'a jamais reculé devant le scandale. *Le vieillard et l'enfant* (1954), son œuvre maîtresse, raconte la domination sexuelle d'un jeune Arabe par un vieux colonel méhariste. Dans *Le voyage des morts* (1959), le narrateur ne fait pas mystère de son « amour » des garçons, ni de son penchant pour les jeunes filles et les animaux. Autre aspect troublant, Augiéras puisait son inspiration dans sa vie et privilégiait la narration de type autobiographique. Pourtant, si elle est ouvertement provocatrice et scabreuse, l'œuvre d'Augiéras ne se complait pas non plus dans l'obscurité. Elle procède plutôt d'un esprit prodigieusement affranchi de toute barrière morale. Le contraste n'en devient que plus saisissant avec le style d'Augiéras, ciselé et concis, plus proche des prosateurs du XVIII^e siècle que de Louis-Ferdinand Céline ou de Jean Genet. Ce

Les pensées humaines que nous pouvons capter sont hideuses, basement matérialistes, sans prolongement sur l'infini ! J'entends la triste rumeur du Petit Homme Actuel, plus moraliste que religieux, dépourvu de sens métaphysique, une caricature d'être humain. Un être au psychisme étroit. Des hommes coupés de leur passé fabuleux, ayant perdu le souvenir de l'Homme Ancien, des êtres réduits à eux-mêmes, à un temps et à un espace dérisoires, exilés de leurs origines stellaires, inconscients des vastes pulsations de l'Univers-Divin. Sottement chrétiens ou basement athées. Ouvriers et bourgeois : les uns au matérialisme borné, les autres à l'humanisme fade. Une civilisation désacralisée, coupée de l'Univers par Moïse et le Christ ; elle est minuscule, elle touche à son terme.

Homme ou l'essai d'occupation, p. 27-28.

n'est donc pas étonnant si André Gide, René Étiemble, Raymond Queneau et Yves Bonnefoy ont été séduits par ses écrits. Dans une lettre adressée au jeune auteur en 1953, Marguerite Yourcenar accueillait favorablement *Le vieillard et l'enfant* : « Ces pages, qui choqueront évidemment de nombreux lecteurs (et non sans raison), [...] me paraissent propres, et en un sens [...] nobles, parce que graves, comparées à la superficialité ou à la bassesse dont on nous abreuve¹ ».

En fait, chez Augiéras, œuvre et vie sont à considérer d'un bloc. Toutes deux transportent une nostalgie de pureté cosmique antérieure à la faute originelle. Disciple de Pan et de Nietzsche, Augiéras a constamment cherché une nouvelle façon de vivre, à la fois primitive et très en avance sur son temps.

Paris, ville pourrie

Avec son goût prononcé pour les masques, François Augiéras prenait plaisir à s'appeler « le Slave né aux U.S.A. », faisant à la fois référence à sa naissance aux

États-Unis et à son ascendance polonaise par sa mère. En 1922, ses parents s'étaient installés à Rochester. Pianiste de renom, Pierre Augiéras venait d'entrer à l'emploi du Eastman School of Music, qui avait ouvert ses portes l'année précédente. Né en juillet 1925, François n'eut toutefois pas la possibilité de connaître son père, puisque celui-ci décéda trois mois avant sa naissance des suites d'une appendicite purulente. L'automne suivant, mère et fils quittaient l'Amérique pour la France. En guise de gagne-pain, Suzanne Kaczynska décorait des faïences à Ivry. Dans *Une adolescence au temps du Maréchal*, François évoque son enfance vécue sans tendresse

avec sa mère, restée inconsolable depuis la mort de son époux. Paris horripilait le garçon, avec ses quais « odieux », ses citadins vaniteux et Notre-Dame « noire de crasse ».

Le passage au Collège Stanislas ne lui laissa pas un meilleur souvenir. De sévères demoiselles et un abbé au pied-bot y administraient de fréquents châtiments corporels. François préférait se montrer sage en attendant que le cauchemar prenne fin. Pourtant, toute sa jeunesse n'a pas été vécue comme un mauvais rêve. Bien au contraire, la France du tournant des années 1930 et 1940 a favorisé en lui l'essor d'une sensibilité sauvage et païenne. C'étaient les années de la « Civilisation du Maréchal » : « [...] une civilisation de vieillards, de femmes sans hommes, qui rêvent, d'enfants, de forêts ; une civilisation démunie où le charbon de bois dans les gazogènes remplace l'essence à moteur, et qui, dans ses rapports avec l'histoire et le mouvement des idées, est émouvante et pauvre, comme la magie ». Attiré par le retour à la terre que favorisait le maréchalisme, Augiéras songeait déjà à revenir aux sources, aux « forces cosmiques, solaires », à « la vie secrète des arbres, des ombres et des eaux », peut-être pas comme le faisait alors Jean Giono, car malgré « des pages admirables sur les sources, sur la fermentation des sèves », Augiéras abhorrait « sa paysannerie dépassée, son faux langage patoisant ». Il fallait inventer un nouveau type d'humanité, paradoxalement primitif et avant-gardiste.



François Augiéras au Mali

Nietzsche contre Jésus

À huit ans, François s'installe à Périgueux avec sa mère. Quitter Paris lui procure un immense soulagement. Le Périgord représentait non seulement une région davantage selon son cœur (ce sera l'un des centres affectifs de sa vie), c'était aussi le berceau des Augiéras : son père, qu'il souffrait de ne pas avoir connu, sa tante Germaine, qui l'entourait de douceur et de sollicitude, et son oncle Marcel, qui jouerait bientôt un rôle déterminant dans sa vie. Pour l'heure, François était attiré par l'art (il quitta l'école à treize ans pour suivre des cours de dessin) et par les mouvements de jeunesse, moins par esprit

d'appartenance à un groupe (sa nature solitaire s'affirmait déjà), que par goût pour les marches en forêt. Il joignit un temps la Jeunesse de France et d'Outre-mer (JFOM), la Société Périgourdine d'Éducation Sportive, les Compagnons de France...

La JFOM était alors mal perçue parce qu'elle passait pour antichrétienne et germanophile. Or l'Allemagne hitlérienne laissait François plutôt indifférent (dès qu'il eut vent des crimes nazis et de l'antisémitisme, il prit ses distances, jugeant que le III^e Reich discréditait Nietzsche et Schopenhauer). Membre de la JFOM, Augiéras ne faisait qu'écouter son instinct, qui le portait vers « les garçons de [s]a génération ». La réputation d'antichristianisme ne lui déplaisait pas, car il voulait rompre avec la civilisation française et catholique : « [...] au temps des derniers empereurs, j'aurais été du côté des cavaliers nomades, barbares haïssant Rome et le Christ », écrit-il dans *Une adolescence au temps du Maréchal* ; « [...] j'ai lu Nietzsche, Jésus me semble fade ». Usager assidu de la bibliothèque de Périgueux, il y fit des lectures qui le marquèrent durablement : outre les œuvres de Nietzsche, il lut *Les grands initiés* d'Édouard Schuré, *Jean-Christophe* de Romain Rolland, les poésies de Merejkovski, *L'appel des forêts* de Jack London. Il dévora Gide, à l'exception de *La porte étroite*, craignant par le titre qu'il s'agisse d'une « histoire de sodomie ». Or, l'écrivain qui lui fit la plus forte impression est sans conteste Rimbaud, dans les pas duquel Augiéras ne cessa de marcher : « Par les soirs bleus d'été, l'auteur

ira sur les sentiers, dans les champs de blé sous la lune », se rappelle-t-il à propos de lui-même en paraphrasant le poème rimbaldien « Sensation ».

Des bois noirs à Buffalo bordj

Les sentiers qu'emprunta alors Augiéras le conduisirent au cœur de la Lomagne, en pays gascon : « [...] je veux aller à Marsac parce que j'ai lu Rimbaud », affirmait-il.

Le château de Marsac l'accueillit à deux reprises :

d'abord, lorsque le jeune homme entreprit un stage d'initiation à l'art dramatique. Il fit partie du Théâtre du Berger, qui monta une adaptation de la « Genèse » dans laquelle François, en plus de contribuer à la construction des décors, tint les rôles d'Ève et de David. Plus tard, le château de Marsac offrit un toit aux Compagnons de France. François s'y fit admettre

Le sud exaspérait mon goût des couleurs, des espaces inconnus. Quel lieu au monde, quel acte humain, quel accent décisif affirmaient la maîtrise de l'homme, la noblesse de l'homme. Mon drame – ou ma chance au XX^e siècle – était de n'être pas un artiste, de devoir trouver dans le réel, à mes risques et périls, un style de vie qui tienne face à la splendeur des astres. [...]

Rien n'égale la douceur de cet instant de la nuit où la vie et la mort environnent de leur silence émerveillé la naissance d'une nouvelle écriture.

Écriture ou style de vie ? Un invincible appel m'attirait vers un avenir dont la découverte me passionnait. Le désert, l'océan, la splendeur abstraite du ciel étoilé... Il me semblait trier mon destin dans l'obscurité de la nuit.

Le voyage des morts, p. 84.

comme moniteur en feignant d'adopter les valeurs pétainistes, c'est-à-dire en se prononçant en faveur d'une révolution nationale et sociale (ce dont il ne se souciait guère), ainsi que d'un retour à la terre (un aspect dans lequel il voyait, en revanche, le destin inéluctable de l'humanité). Il se retrouva ainsi, à seulement dix-sept ans, responsable d'une cinquantaine d'enfants délinquants. Les conditions de vie au château étaient affreuses : les lieux étaient insalubres, et la nourriture se faisait rare ;

un camionneur assurait un ravitaillement occasionnel en pommes de terre, en carottes et en rutabagas. N'ayant rien d'une figure d'autorité, Augiéras perdit bientôt son monitorat et devint simple compagnon, sciant et débitant des arbres avec les autres. Grisé par la nature et le ciel, il partait souvent au milieu de la nuit admirer les étoiles. Vagabonder devenait une nécessité

François Augiéras

L'APPRENTI SORCIER

Grasset, Paris, 2006, 122 p. ; 11,95 \$

Cette œuvre posthume est à plus d'un titre représentative du panthéisme érotique et méditatif qui rend si particulier l'univers de François Augiéras. Intitulé dans sa première version *L'histoire du petit porteur de pain*, en référence à un jeune Algérien dont le souvenir hanta l'auteur, *L'apprenti sorcier* appartient aux « livres profonds, mais scabreux » dont Augiéras avait le secret. D'abord publié à l'initiative de Jacques Brenner dans *Les Cahiers des Saisons* (Julliard) en 1964, sous couvert d'anonymat, le livre portait la mention « par l'auteur du *Vieillard et l'enfant* ». L'inspiration se rapproche de celle du maître livre d'Augiéras, paru aux éditions de Minuit en 1954, racontant un apprentissage sensuel et mystique sur fond d'esclavage sexuel. Centré sur trois personnages, le narrateur adolescent, un prêtre de trente-cinq ans et un enfant, *L'apprenti sorcier* relate lui aussi une initiation spirituelle et perverse à la vie illimitée. Situé au cœur du Périgord noir, le récit débute par l'arrivée du narrateur chez un prêtre extravagant et fruste, qui ne se contente pas du rôle de précepteur. Il éveille en effet



les sens de son pupille à la volupté de la chair flagellée et meurtrie, l'initiant par le fait même à la perception des mouvements cachés de la vie (la sorcellerie dont il est question dans le titre). Quand le narrateur vit une passion physique avec un garçon du village, le curé magicien s'abstient d'intervenir, mais les gendarmes guettent. Leur présence sert de rappel que le héros, chez Augiéras, est un être

radicalement à part et aux prises avec la loi sociale, contre laquelle il l'emporte, mais de justesse. Un récit comme *L'apprenti sorcier* n'est pas à mettre entre toutes les mains, malgré le magnétisme et la puissance évocatoire émanant de l'écriture. Apparentée par son côté sulfureux aux controversés récits de Gabriel Matzneff, l'œuvre d'Augiéras réclame une ouverture d'esprit particulière, même s'il est assez aisé de se laisser séduire par le chant d'amour au « beau Sarladais » : « Pays sauvage, pour qui sait voir, c'est un pays des esprits. Un pays de sorciers ». La nature, au sens sacré, constitue au fond le personnage central des romans d'Augiéras. **NE**

Patrick Bergeron

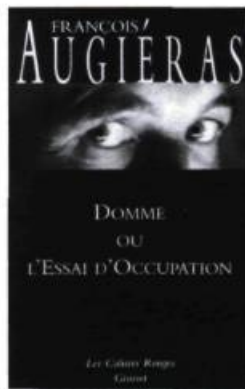
vitale. François se retrouva bientôt au hameau d'Église-Neuve, où un prêtre breton, l'abbé Mévellec, « Bécassine en curé », avait besoin de gaillards pour l'assister dans les travaux agricoles. Il passa ensuite du temps au château du Val d'Atur, chez sa tante Germaine, après quoi il s'engagea en 1944 au 5^e dépôt des Équipages de la Flotte, ce qui le conduisit au Camp Sirocco à Alger. Une destination se faisait de plus en plus alléchante dans son esprit : El Goléa, une ville oasis située à 870 km au sud d'Alger, à la porte du Sahara. Son oncle paternel, le colonel à la retraite Marcel Augiéras, y avait aménagé un musée chez lui, à Buffalo bordj, après une brillante carrière militaire. Personnage droit sorti de chez Jules Verne, féru d'expédition, de chasse et de sciences naturelles, il était un parfait représentant de l'époque coloniale. Célibataire aux façons peu avenantes, il menait de plus l'existence d'un Narcisse dans le désert, au sujet de laquelle circulaient d'étranges bruits, notamment sur ses mœurs sexuelles. On le soupçonnait de s'entourer de très jeunes amants. Pour François, c'était le père de substitution idéal. Les séjours qu'il fit chez son oncle lui inspirèrent sa première œuvre, *Le vieillard et l'enfant*, qu'il signa d'un pseudonyme arabe, Abdallah Chaamba. Le vieux colonel méhariste qui entraînait son jeune amant

dans son sinistre lit de fer placé sur le toit du bordj, c'était lui, l'oncle Marcel. À une époque qui réprouvait encore l'homosexualité, Augiéras poussait l'audace jusqu'à traiter d'inceste et dépeindre un militaire décoré en vieillard dominateur et vicieux ; c'était joindre la dépravation à la diffamation.

Un lecteur attentif et ravi

Avant que ne soit publié *Le vieillard et l'enfant* aux éditions de Minuit en 1954, Augiéras dut s'échiner à faire connaître son texte. Il adressa des exemplaires imprimés à compte d'auteur chez Pierre Fanlac en 1949 à différents éditeurs et écrivains en vue. L'un de ces textes tomba entre les mains d'Albert Camus, qui le donna à lire à André Gide. Enchanté par cette lecture, l'auteur du *Corydon* souhaita aussitôt en savoir plus sur l'auteur de « ces pages remarquables entre toutes », qui venaient de lui procurer une « intense et bizarre joie ». Pour Augiéras, c'était la consécration. Au faite de sa gloire depuis la fin de la guerre, Gide était alors un écrivain des plus influents en France. Augiéras fit en sorte de le rencontrer comme à l'improviste en Sicile, puis à Nice. Une grande affection réciproque s'appretait à naître, et l'écrivain débutant n'aurait pu rêver d'un

François Augiéras
DOMME OU L'ESSAI D'OCCUPATION
Grasset, Paris, 2006, 182 p. ; 13,95 \$



Même si la publication posthume de *Domme ou l'essai d'occupation* se fit chez Fata Morgana en 1982, la première édition intégrale date de 1990. Récit personnel à l'ambiance pastorale et archaïque, *Domme* raconte l'irruption d'une conscience médiumnique dans un coin du Périgord, qui passe pour posséder d'immenses pouvoirs telluriques. Le narrateur rend compte de ses journées passées dans une grotte, où il se livre à d'étranges rituels incantatoires, tels brûler de l'encens en hommage à la « Lumière Primordiale » ou allumer une « Roue de Feu » (un cercle tracé à l'essence). Il doit composer avec l'hostilité du maire, qui, peu réjoui par sa présence à Domme, l'a sommé de se tenir tranquille, sans quoi il serait expulsé. En contrepartie, le médium ermite peut compter sur l'amitié de la fille d'un chaudronnier, la petite Céline, et d'un garçon paysan, qu'il a surnommé « Krishna ». Comme c'est le cas pour l'ensemble des écrits d'Augiéras, l'inspiration est autobiographique. À la fin des années soixante, Augiéras, malade, avait séjourné dans une maison de repos près de Brantôme, avant d'être contraint par les services sociaux de

changer de lieu d'hébergement. Dans l'urgence, il s'est retrouvé à l'hospice de vieillards de Carsac-Aillac, à Saint-Rôme. Pour échapper à la puanteur et au tapage qui y régnaient, il prit l'habitude de fuir l'hospice pendant le jour. La Dordogne, tout près, était belle, puissante et sauvage. Il s'installa dans une grotte à flanc de falaise pour y adorer à loisir l'Univers-Dieu. Moins scandaleux que *Le voyage des morts* ou

L'apprenti sorcier, *Domme ou l'essai d'occupation* est l'un des textes les plus aboutis d'Augiéras. Le ton qu'il y adopte, étrangement rationnel pour justifier une conduite foncièrement asociale et suspecte, comporte des accents bouleversants. Augiéras a bien fait de parler d'un « essai d'occupation » parce que, dans sa singularité, il demeure conscient qu'on ne se soustrait pas impunément à l'opinion des hommes et que son mode de vie fait de lui un sursitaire ; on le condamnera tôt ou tard, il pressent que son style de vie choque même si l'écho ne lui en parvient pas. Il s'agit sans conteste, avec *Une adolescence au temps du Maréchal*, du plus accessible des écrits d'Augiéras. **NE**

Patrick Bergeron

plus prestigieux parrain. Or le sort en décida autrement : Gide, octogénaire à la santé déclinante, mourut en février 1951. Ironiquement, quand *Le vieillard et l'enfant* parut aux éditions de Minuit, certains soupçonnèrent en Abdallah Chaamba un pseudonyme posthume de Gide. Remarqué d'un cercle choisi d'écrivains et de critiques parisiens, le livre était entouré du plus grand mystère, car on ignorait tout au sujet de ce Chaamba.

Puisque le vent lui était favorable, Augiéras décida de poursuivre dans la voie de l'écriture et collabora à la revue *Structure* aux côtés du romancier Frédéric Tristan (futur Prix Goncourt 1983 avec *Les égarés*) et du poète Jean Laude. Parallèlement à ses activités littéraires, il s'engagea quelques mois en 1958 dans la police saharienne, assurant la garde au fort de Zirara. Puis, à la Nef de Paris, dans la collection « Structure » que Frédéric Tristan venait d'inaugurer avec *Le monologue*, Augiéras, de retour du Mali, fit paraître

Sur Rimbaud : « [L]es blés et l'azur, les bois et les astres, mes dix-sept ans, ma candeur, le calme Périgord composent un tout bien cohérent. Qui prolonge Rimbaud ? Sans la pacotille et le mauvais goût des imitateurs de Rimbaud ! De l'auteur des *Illuminations* je n'ai retenu que la santé, que le courage, que l'adolescence. Je me suis astreint à une analyse de ses œuvres complètes : les mots simples, les impressions matinales, un vigoureux accord avec le monde l'emportent statistiquement sur les mots décadents, sur le pourrissement. Telle me paraît la leçon de Rimbaud. »

Une adolescence au temps du Maréchal et de multiples aventures, p. 162.

Le voyage des morts en 1959. Ce deuxième livre, toujours signé Abdallah Chaamba, portait un bandeau jaune en couverture reprenant un jugement d'Étiemble : « Des pages admirables ». Dans *Combat*, Jacques de Ricaumont affirmait qu'Augiéras « se sent couvert par une sorte d'immunité édénique, car il tient pour licite tout ce qui est naturel et il ne suit en chaque occasion que son instinct. De là, que l'idée

de perversion est étrangère à ce pansexuel et que le mot 'pur' est l'un des leitmotifs de son récit². »

« Une activité psychique absolument inconnue »

De trente à quarante-six ans, François Augiéras eut la fibre de l'aventurier. Différents périple en Grèce et en Afrique lui permirent d'affirmer sa joie de vivre et son attrait pour la vie sauvage. Seul ou en compagnie

François Augiéras

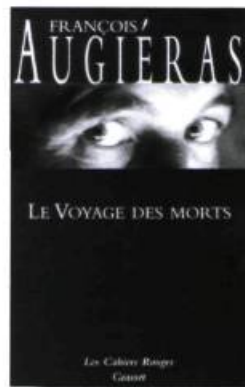
LE VOYAGE DES MORTS

Grasset, Paris, 2006, 219 p. ; 14,95 \$

UN VOYAGE AU MONT ATHOS

Grasset, Paris, 2006, 244 p. ; 14,95 \$

Le voyage des morts a été publié en 1959 aux éditions La Nef de Paris, sous le pseudonyme d'Abdallah Chaamba, derrière lequel François Augiéras s'était dissimulé cinq ans plus tôt pour faire paraître aux éditions de Minuit son maître livre, initiatique et scabreux, *Le vieillard et l'enfant*. L'ambiance est analogue. L'Afrique du Nord sert de cadre aux confessions brûlantes d'un jeune nomade nietzschéiste, sexuellement lié aux garçons, aux jeunes filles et aux bêtes. Ses aventures choquantes et mystiques sont rapportées sur arrière-plan confus de pays en guerre, l'Algérie, lancée sur la voie houleuse de l'accession à son indépendance. Augiéras use d'un ton exalté, élégiaque et pervers tout au long de ce journal tenu à l'époque où il était berger dans le Sahara. Le curieux cantique des cantiques païen qui en résulte et auquel André Gide ne serait pas demeuré insensible (*Le vieillard et l'enfant* fut l'une de ses ultimes joies de lecture) transporte « un accent humain imprévisible », qui rend malaisée la comparaison d'Augiéras avec tout autre écrivain.



Quant à *Un voyage au mont Athos*, ce « chef-d'œuvre de l'insolite » selon Étienne Lalou, il fut achevé en 1968 et publié deux ans plus tard chez Flammarion grâce à l'intervention de Jean Chalon, grand admirateur de l'œuvre d'Augiéras. Comme les autres livres d'Augiéras, *Un voyage au mont Athos* puise son inspiration dans la réalité. Augiéras séjourna dans des monastères orthodoxes de la Montagne Sainte, caressant même le projet de s'y faire admettre (ce qui ne lui fut pas accordé, sa dévotion étant fort détournée

du Christ). À la différence des autres écrits d'Augiéras, le récit de ses aventures revêt ici une apparence fantastique, un langage plus délibérément symbolique, l'auteur voulant par là relater l'odyssée d'une âme au « Pays des Esprits », en quête d'accomplissement et de retour à la « Claire Lumière Primordiale ». Fidèle à ses habitudes, Augiéras passe sans transition de l'assouvissement des plaisirs physiques aux extases panthéistes. Une lettre du Père Athanase, reproduite en ouverture, présente ce texte comme « le récit d'une âme qui s'apprête à voir Dieu ». Lus bout à bout, ces deux « Voyages » font bien voir la prodigieuse singularité qui était celle d'Augiéras. **NEB**

Patrick Bergeron

de son fidèle ami Paul Placet, il entreprit plusieurs raids en barque. La Dordogne et la Vézère n'eurent bientôt plus de secrets pour lui. Au mont Athos, « pays des Esprits » qui lui inspira un récit de voyage en 1968, il s'initia à l'art des icônes sur fond d'or. Jusque-là sans port d'attache ni réel statut social, il goûta à la vie matrimoniale en épousant sa cousine Viviane de La Ville de Rigné en juillet 1960. Elle avait dix-huit ans, lui trente-cinq. Leur union fut dissoute neuf ans plus tard, car, dominateur, brutal et instable, François n'était guère fait pour la vie de couple. En 1967, il acheva son premier livre signé Augiéras, *Une jeunesse au temps du Maréchal et de multiples aventures*. La suite de sa biographie révèle une chute progressive. La santé minée par la pauvreté et la malnutrition, Augiéras se fit admettre à la maison de repos des Fougères, près de Brantôme. L'endroit lui plaisait, avec sa serre-atelier

Sur André Gide : « [J]e renonce, malgré le désir que j'en ai, à lui parler de moi davantage, tant je sens que je ne suis à ses yeux qu'une idée. J'ai la certitude qu'il n'a connu que de méchants petits sots, que des goujats ; je suis le dernier amour de sa vie : je voudrais qu'avec moi ce soit bien. C'est mon devoir aussi : si le monde souvent a répondu à mes appels, en retour, je me dois d'être pour Gide, qui lui aussi a tant aimé le monde, pour Gide qui va mourir, un ultime don de la vie. J'appuie doucement ma tête contre son épaule, en espérant qu'il verra dans ce geste de confiance, non pas seulement de l'amour pour lui, qu'un dernier écho de ses rêves. [...] Pour un peu Gide mourait dans les bras d'Augiéras : il est de plus triste fin. »

Une adolescence au temps du Maréchal et de multiples aventures, p. 238.

l'hospice, ou méditait pendant des heures, immobile sous le soleil ; c'était sa façon d'adorer l'Univers-Divin. Il fit le récit de cette vie retranchée dans *Homme ou l'essai d'occupation*, témoignage magistral d'un esprit déclassé et redoutablement autre, mais d'une cohérence déconcertante. On prétendit souvent que François Augiéras avait « les goûts et les tendances d'un autre

qui devint son domaine. Mais bientôt, Augiéras fut contraint de quitter les Fougères et de se réfugier dans un hospice. Il avait quarante-trois ans, mais il en paraissait soixante, avec les traits émaciés, un regard éperdu et une barbiche à la Méphistophélès. Pour fuir la promiscuité des vieillards et des déments, il prit l'habitude de passer ses journées dans une caverne de Dordogne à flanc de falaise ou dans un champ près de la porte des Combes. Torse nu, il faisait brûler de l'encens et des cierges chapardés à la chapelle de

Serge Sanchez

FRANÇOIS AUGIÉRAS

LE DERNIER PRIMITIF

Grasset, Paris, 2006, 460 p. ; 34,95 \$

Journaliste et écrivain, producteur délégué à France Culture et collaborateur au *Magazine littéraire*, Serge Sanchez signe avec cette biographie le complément idéal pour aborder l'œuvre dérangeante de François Augiéras. Résultat de trois années de travail, ce livre retrace en quatre parties l'itinéraire du « barbare d'Occident », entre sa naissance à Rochester et sa mort à quarante-six ans dans un hospice du Sarladais. Les deux premières parties reprennent, en l'amplifiant et en la rectifiant au besoin, la matière de l'ensorcelant volume de souvenirs d'Augiéras, *Une adolescence au temps du Maréchal et de multiples aventures* (Christian Bourgois, 1968). Ce livre avait suscité peu d'échos lors de sa parution, faute de lectorat réceptif à son message : à une époque furieusement politisée et aigrie contre le régime de Vichy, Augiéras venait clamer que les premiers temps de l'Occupation furent une période bénie pour une partie de la jeunesse française. *Une adolescence au temps du Maréchal* s'achevait sur l'engagement de son auteur dans une compagnie méhariste du sud algérien en 1958, et Sanchez couvre, dans les deux dernières parties de sa



biographie, les années d'existence nomadique que vécut par la suite Augiéras jusqu'à sa mort en 1971. De la Dordogne au Niger, du mont Athos à Tunis, Augiéras ne résista guère à l'appel des forêts et des astres. Au lieu de s'attarder aux détails de la généalogie et de la petite histoire familiales, Sanchez se concentre sur la trajectoire flamboyante d'un aventurier de l'esprit et des sens, à qui son entourage prêta « des goûts et des

tendances d'un autre monde » – un monde soit très ancien, soit très en avance, car Augiéras fut autant fasciné par les fresques préhistoriques que par les ovnis. Sanchez signe une biographie d'écrivain très réussie, dans la mesure où il replace l'œuvre d'Augiéras dans le contexte littéraire de l'époque. Écrivains et éditeurs, tels Blaise Cendrars, Marguerite Yourcenar et Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan, Pierre Fanlac et Bruno Roy (de Fata Morgana), sont pris à témoin devant l'œuvre scandaleuse d'Augiéras. Les trois chapitres portant sur l'idylle manquée d'Augiéras et de Gide, « Gidiana I-III », comptent parmi les pages les plus captivantes du livre, qui se lit d'un trait. **NE**

Patrick Bergeron

ÉCRIVAINS MÉCONNUS DU XX^e SIÈCLE

monde ». Un examen neuropsychiatrique révéla en lui « une activité psychique absolument inconnue », résultat dont il n'était pas peu fier. Atteint du cœur, il mourut en décembre 1971. L'humble sépulture du cimetière de Domme où il repose est à l'image du dénuement qui fut le sien pendant une grande partie de son existence ; c'est là, « au cœur d'un incroyable silence », que prend forme aujourd'hui sa légende cosmique. **NB**

1. Marguerite Yourcenar, lettre du 16 mai 1953 à François Augiéras, citée par Serge Sanchez, *François Augiéras, Le dernier primitif*, p. 282.
2. Cité par Serge Sanchez, *op. cit.*, p. 350.

Œuvres de François Augiéras :

Le vieillard et l'enfant, Minuit, 1996 ; *Une adolescence au temps du Maréchal et de multiples aventures*, La Différence, 2001 ; *Les barbares d'Occident*, La Différence, 2002 ; *Le diable ermite, Lettres à Jean Chalons (1968-1971)*, La Différence, 2002 ; *L'apprenti sorcier*, « Cahiers rouges », Grasset, 2006 ; *Domme ou un essai d'occupation*, « Cahiers rouges », Grasset, 2006 ; *Le voyage des morts*, « Cahiers rouges », Grasset, 2006 ; *Un voyage au mont Athos*, « Cahiers rouges », Grasset, 2006.

Sur la vie et l'œuvre de François Augiéras :

Philippe Berthier, *François Augiéras l'apprenti sorcier*, Champ Vallon, 1994 ; Claude-Michel Cluny et Paul Placet, *Augiéras le peintre*, La Différence, 2001 ; Joël Vernet, *François Augiéras, L'aventurier radical*, Jean-Michel Place, 2005 ; Paul Placet, *François Augiéras, Un barbare en Occident*, La Différence/Minos, 2006 ; Serge Sanchez, *François Augiéras, Le dernier primitif*, Grasset, 2006 ; « Écrivains de Nouvelle-Zélande et François Augiéras », *Europe*, n°s 931-932, novembre-décembre 2006.

« Écrivains méconnus du XX^e siècle »

Alexandre Arnoux (1884-1973)

Par Patrick Guay

Vingt romans et autant d'essais, cela n'assure pas la postérité, comme l'illustre l'exemple d'Alexandre Arnoux, qui fut aussi journaliste, scénariste et dramaturge. Cet auteur complet et prolifique était pourtant, dans l'entre-deux guerres, considéré comme un des grands maîtres des lettres.

À paraître dans le numéro 109 de *Nuit blanche*, en librairie le 14 décembre 2007.

Programmation
07
08 **Automne-Hiver**

Diversifiée
Indépendante
Humaine

Ne manquez pas
l'émission de littérature
ENCRAGE à CKRL 89,1
tous les SAMEDIS de 11h à midi